

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE  
DES COLONIES FRANÇAISES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

PARIS, AVRIL-JUIN 1929



**L'ŒUVRE**  
DE LA  
**COMPAGNIE DE ST-SULPICE**

dans l'Amérique du Nord  
- Canada et États-Unis -

PAR E. LEVESQUE, P. S. S.



1929

GABRIEL ENAULT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR  
77, Rue de Rennes, PARIS (6<sup>e</sup>)

Gerardus



**JEAN JACQUES OLIER**  
20 Sept. 1608 — 2 Avril 1657  
*Fondateur du Séminaire*  
*Curé de la paroisse de S<sup>t</sup> Sulpice*

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE  
DES COLONIES FRANÇAISES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

PARIS, AVRIL-JUIN 1929



**L'ŒUVRE**  
DE LA  
**COMPAGNIE DE ST-SULPICE**

dans l'Amérique du Nord  
- Canada et États-Unis -

PAR E. LEVESQUE, P. S. S.



1929

GABRIEL ENAULT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

77, Rue de Rennes, PARIS (6<sup>e</sup>)

NIHIL OBSTAT

*Lutetiæ Parisiorum, die 23<sup>a</sup> Aprilis 1929.*

J. CARREYRE,

P. S. S.

IMPRIMATUR

*Lutetiæ Parisiorum, die 24<sup>a</sup> Aprilis 1929.*

† Ludovicus Cardinalis DUBOIS,

*Archiepiscopus Parisiensis*

BX  
4060  
Z5C3  
L48  
1929

# L'ŒUVRE DE LA COMPAGNIE DE S<sup>T</sup>-SULPICE

dans l'Amérique du Nord

- Canada et États-Unis -

L'œuvre de Saint-Sulpice, missionnaire au Canada et aux États-Unis, a été décrite plusieurs fois déjà (1) et avec les développements désirables. Aussi ces pages n'ont point l'intention de refaire cette histoire : on veut seulement relever les traits principaux qui suffiront à faire connaître au public les origines et les progrès de cette œuvre.

(1) Sur l'œuvre de Saint-Sulpice au Canada, on peut lire : 1<sup>o</sup> l'ouvrage de M. Faillon, *Histoire de la Colonie française au Canada*, Villemarie, 1865, 3 vol. in-4<sup>o</sup>. Œuvre inachevée, qui s'arrête à l'année 1675 : d'autres volumes devaient suivre, pour lesquels l'auteur devait utiliser trois volumes in-fol. de *Documents pour l'histoire de l'Eglise du Canada*, conservés aux Archives de Saint-Sulpice, et quarante cahiers in-4<sup>o</sup> de notes, prises par lui dans les archives et bibliothèques de France et du Canada; et un volume in-fol. de *Pièces pour l'histoire militaire du Canada, 1730-1760*. Le titre de cet ouvrage de M. Faillon († 1870), paraît trop général pour le contenu et serait plus exact s'il s'était borné à désigner Montréal; 2<sup>o</sup> Du même M. Faillon : *Les Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de l'Eglise de l'Amérique du Nord*, Paris, 1853, in-8<sup>o</sup>, tome I et II, *Vie de la Sœur Bourgeois*; t. III, en 2 vol. *Vie de Mlle Mance* et *Histoire de l'Hotel-Dieu de Villemarie*; t. IV, *Vie de Mme d'Youville*, fondatrice des Sœurs de la Charité de Villemarie. On trouvera les origines de Montréal exposées brièvement dans la *Vie de M. Olier*, par M. Faillon, 3 vol. in-8<sup>o</sup>, 1874, au tome III, ou dans la *Vie de M. Olier*, par M. Monier, Paris, 1914, t. I; G. André, *Les Missions sulpiciennes dans l'Université catholique*, juin 1905; Un mémoire ms. de M. de Foville, *Notes sur les œuvres de Saint-Sulpice dans l'Amérique du Nord*, recueillies à l'occasion de la visite de 1886; M. G. Goyau a publié un récit très vivant dans un volume intitulé : *Une époque mystique : les origines religieuses du Canada*, in-12, Paris, 1926. On peut voir aussi les ouvrages sur la Nouvelle France, comme : P. de Charlevoix, S. J., *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, Paris, 3 vol. in-4, 1744; le P. C. de Rochemonteix, S. J., *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 3 vol. in-8<sup>o</sup>, Paris, 1895 (Sur les critiques de cet ouvrage, il est bon de lire, L. Bertrand, *Bibliothèque sulpicienne*, in-8<sup>o</sup>, Paris, 1900, t. II, p. 326-331) et, en général, les ouvrages sur le Canada et spécialement les études parues dans les *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 1883 et seq. Sur les Sulpiciens qui ont travaillé au Canada et sur leurs œuvres, on peut consulter H. Gauthier, P. S. S. *Sulpitiana*, in-8<sup>o</sup>, Montréal, 1926; E. Gouin, *L'Œuvre Sulpicienne au Canada*, dans le Bulletin du A. E. S. S., février, mai, août et novembre 1920; février, mai, août, novembre 1921. Voir aussi *Nova Francia* (années 1925-1928).

I

**Le Canada : Montréal.**

Dans son ouvrage, *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, le Récollet Chr. Leclercq, au sujet de la fondation de Montréal, écrit, cinquante ans après : « De tous les projets que l'on a faits pour soumettre le Nouveau-Monde à l'empire de Jésus-Christ, il n'y en a point eu de plus désintéressé, de plus solide, ni de mieux concerté que celui-ci. » Bâtir dans l'île de Montréal une ville qui, en servant de barrière aux incursions des sauvages, serait le siège des missions et pourrait en même temps, devenir un centre de commerce avec les tribus, tel fut le dessein conçu également, à cent lieues de distance, par M. Olier, le fondateur du Séminaire Saint-Sulpice, et M. Le Royer de la Dauversière, pieux gentilhomme de l'Anjou, receveur des tailles à La Flèche, dessein que l'un et l'autre regardaient comme leur venant du ciel. La conception de ce projet et sa réalisation, pleine de péripéties, forment une véritable épopée, qu'on a appelée *une épopée mystique* (1). Là s'est accomplie pleinement la promesse de l'Évangile : *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et hæc omnia adjicientur vobis* (Matth., vi, 33).

Où avaient échoué d'abord la grande Compagnie marchande, et puis *La Compagnie des cent associés*, en cherchant ou exclusivement ou principalement les avantages temporels, la *Société de Notre-Dame de Montréal* réussit, au delà de toute espérance, en cherchant avant tout à fonder une cité chrétienne. En donnant naissance à une cité et à un peuple foncièrement chrétiens, elle a, par surcroît, abouti à faire de Montréal un *Emporium mundi*.

On ne peut écarter le côté mystique de cette entreprise sans fausser l'histoire. Longtemps avant de l'exécuter, J.-J. Olier et M. de la Dauversière y avaient été préparés, chacun de son côté, par

(1) G. Goyau, *op. cit.*

des manifestations d'en haut. Le 2 février 1636, entendant chanter le *Lumen ad revelationem gentium* de la cérémonie de la Chandeleur, M. Olier avait reçu de Notre-Seigneur l'assurance qu'un jour il aurait, lui aussi, le bonheur de faire luire le flambeau de la foi aux yeux des Gentils. Ce rêve apostolique se précisa bientôt, Dieu lui montrant sa vocation sous l'image d'un pilier sur lequel venaient se joindre deux églises, dont l'une était ancienne et l'autre nouvelle. C'était le symbole expressif des deux grandes œuvres qui devaient remplir sa vie : Une action de renouvellement dans l'Église de France par la réforme de la paroisse Saint-Sulpice et la fondation du Séminaire, et d'autre part l'établissement d'une nouvelle Église en Canada.

Tandis qu'il voyait en esprit l'œuvre future, à cent lieues de Paris, à La Flèche, un laïque zélé, M. Le Royer de la Dauversière, se sentait fortement pressé. dès 1630, d'instituer une Congrégation de religieuses, destinées à fonder un établissement hospitalier dans l'île de Montréal où il n'y avait encore que quelques cabanes de sauvages, dans un lieu inculte, exposé sans cesse aux invasions des Iroquois. Un tel projet parut à son directeur de conscience absolument irréalisable. Cependant, les invitations du ciel persistant, M. de la Dauversière vint à Paris, et pendant une messe à Notre-Dame, il crut entendre Notre-Seigneur lui renouveler le même commandement et l'assurer de sa grâce pour l'aider dans l'exécution.

Le lendemain, il se rendit à Meudon pour entretenir de son dessein le garde des Sceaux, Pierre Seguier, cousin de M. Olier : il se trouva que, ce même jour, celui-ci venait voir son parent. M. de la Dauversière et M. Olier se rencontrèrent dans la galerie de l'ancien château. Alors, ces deux serviteurs de Dieu, qui ne s'étaient jamais vus et ne se connaissaient nullement, furent poussés l'un vers l'autre par une inspiration intérieure qui leur révélait leurs noms et leurs pensées sur Montréal. Se saluant par leur nom, ils s'embrassèrent comme deux amis intimes qui se retrouveraient après une longue absence, comme on le raconte de saint Dominique et de saint François. Ensuite, dans le parc du château, ils s'entretenirent durant trois heures

du dessein qu'ils avaient formé l'un et l'autre pour procurer la gloire de Dieu dans l'île de Montréal. Le résultat premier de cet entretien fut un projet d'association qui, sous le nom de Compagnie de Notre-Dame de Montréal, se proposerait, pour unique fin, la gloire de Dieu par l'établissement de la religion dans la Nouvelle-France. Les deux fondateurs trouvèrent aussitôt des collègues dans la personne de Pierre Chevrier, baron de Fancamp, ami de M. de la Dauversière et du baron de Renty, étroitement uni à M. Olier. La Société se compléta par l'accession de deux autres membres, qui ne sont pas nommés, mais qui doivent être Claude Leglay et Marie Rousseau. (Ils avaient eu, eux aussi, comme les précédents, des communications surnaturelles sur le dessein de cette œuvre et son avenir, et on les voit prendre une part active à la fondation de Montréal, et assister aux réunions de la Société.)

Pour la réalisation de ce dessein, les instruments furent suscités sur l'heure par la Providence. Il fallait un chef pour conduire l'expédition : il s'en présenta un tout à souhait dans Paul de Chomedey, seigneur de Maisonneuve, gentilhomme champenois, qui consacra de grand cœur à cette entreprise sa fortune et sa vie, sans ambitionner d'autre honneur que d'y servir Dieu et le roi. En attendant les religieuses hospitalières dont M. de la Dauversière fondait la maison à La Flèche et qui devaient envoyer des Sœurs pour l'hôtel-Dieu de la cité future, M<sup>lle</sup> Jeanne Mance, de Nogent-le-Roi, près de Langres, se dévoua pour s'en aller soigner les malades de la colonie. Dans les plans des fondateurs de l'œuvre, on comptait sur une Communauté de Sœurs institutrices : en attendant leur établissement, la Providence envoyait une jeune fille de Troyes, en Champagne, Marguerite Bourgeois, qui devait plus tard fonder, à Montréal même, la Congrégation de Notre-Dame. Les provinces de Normandie, de Bretagne, d'Anjou, devaient fournir les recrues, colons et soldats, choisis parmi les gens les plus sains de corps et d'âme et animés d'un profond esprit de foi pour vivre dans une île consacrée à la Sainte-Famille et dans une ville appelée Villemarie. Il faut lire *Les véritables motifs des MM. et Dames de la Société de Montréal*

(1643), pour comprendre l'élévation des sentiments des ouvriers de cette colonisation, peut-être unique. « Quant à la dépense de ce grand œuvre, dit cet opuscule, elle est assignée sur le trésor de l'épargne céleste, sans qu'il soit à charge au Roi, au Clergé ou au Peuple. » Ce sont les dons des associés, portés bientôt à trente-cinq, qui ont d'abord suffi à tout.

I. — Le 17 mai 1642, les premiers colons (au nombre de 55 environ), envoyés par la Société de Notre-Dame de Montréal, débarquaient dans l'île et le lendemain, le P. Vimont, Jésuite venu avec eux de Québec, célébrait le Saint Sacrifice sur le sol de cette terre promise, où le Saint Sacrement n'a jamais, depuis, cessé de résider. « Ce que vous voyez, disait le Père dans l'allocution adressée à ce groupe d'élite, n'est qu'un grain de sénevé. Mais je ne doute pas que ce petit grain ne produise un grand arbre et ne fasse un jour des merveilles. »

Quinze ans plus tard, M. Olier, cédant aux instances de M. de Maisonneuve et de la Société de Montréal, consentait à confier le soin de la mission à des prêtres de sa Compagnie, et c'est presque au moment de sa mort, en 1657, que les premiers d'entre eux, M. de Queylus à leur tête, s'embarquèrent pour le Canada. Jusque-là, on avait prié les Jésuites de Québec de veiller sur la vie religieuse de la petite colonie.

En 1663, l'établissement temporel de Saint-Sulpice à Montréal fut constitué sur une nouvelle base. Les survivants et les successeurs des premiers associés de 1640, auxquels avait été concédée la Seigneurie de l'île, se fatiguaient d'une entreprise dont les débuts furent si laborieux et dont les fruits ne paraissaient point encore proportionnés à leurs sacrifices. Ils furent heureux, comme l'atteste un acte authentique (1), de transmettre la Seigneurie de Montréal au Séminaire de Saint-Sulpice, à condition qu'il acquittât toutes les dettes de leur société.

(1) Faillon, *Vie de M. Olier*, t. III, p. 412.

Durant les cinquante premières années, dit M. Faillon, plus de 900.000 livres (environ trois à quatre millions de notre monnaie d'avant-guerre), furent consacrées par M. de Bretonvilliers et d'autres prêtres de Saint-Sulpice à l'œuvre de Montréal et, durant cette période, le Séminaire n'en tira aucun revenu. Telle est l'origine des biens temporels que Saint-Sulpice de Paris, un siècle plus tard, abandonna au Séminaire de Montréal et qui servent aujourd'hui à ce Séminaire et à ses diverses œuvres. Et d'ailleurs, une partie considérable en a été abandonnée au diocèse sous forme d'églises, d'écoles et d'autres fondations religieuses et charitables. Un siècle exactement après cette date de 1663, se termine la période de la domination française au Canada.

Durant cette période, cent vingt-deux Sulpiciens furent envoyés de France au Canada.

Les Supérieurs de la Compagnie de Saint-Sulpice qui ont été les Seigneurs de l'île de Montréal jusqu'à la conquête anglaise, sont :

1. Alexandre le Ragois de Bretonvilliers, 1657-1676.
2. Louis Tronson, 1676-1700.
3. François Leschassier, 1700-1725.
4. Maurice Le Peletier, 1725-1731.
5. Jean Couturier, 1731-1770.

Durant la même période, les Supérieurs de la Communauté Sulpicienne de Montréal furent :

1. Gabriel de Queylus, 1657-1661 et une seconde fois 1668-1671.
2. Gabriel Souart, 1661-1668 et ensuite 1674-1676.
3. François Dollier de Casson, 1671-1674 et 1678-1701.
4. François Lefèvre, 1676-1678.
5. François Vachon de Belmont, 1701-1732.
6. Louis Normant, 1732-1759.
7. Étienne Montgolfier, 1759-1791. C'est pendant sa supériorité, que l'île passa sous la domination anglaise, 1763.

Pendant ce premier siècle de leur établissement, les colons de Montréal eurent à lutter d'abord contre la nature et le climat encore mal domptés et contre les attaques toujours renaissantes des sau-

vages. L'histoire des premiers temps de Montréal est héroïque : on peut voir, dans M. Faillon, ce qu'il fallait de bravoure, de dévouement, d'énergie, pour tenir ferme en face de ces attaques incessantes : nombre de colons, parmi lesquels deux prêtres de Saint-Sulpice, MM. Le Maistre et Vignal, furent massacrés par les Iroquois. Et quand les sauvages furent convertis ou domptés, ce fut contre les armes de l'Angleterre que la colonie eut à se défendre. Dans ces luttes, l'ancienne race canadienne contracta des qualités d'énergie et même de force physique, dont le type se retrouve surtout chez le peuple des campagnes.

L'histoire montre que le peuple canadien est né et s'est développé sous l'influence de la foi. Composé, à son origine, de familles déjà choisies pour leurs qualités physiques et morales, il vit son berceau entouré avec une sorte de prodigalité de toutes les influences de la religion. Les espérances des fondateurs de Montréal se sont pleinement réalisées ; et la ville, en moins d'un siècle, prit tant d'accroissement, qu'elle égala et dépassa même Québec. Depuis, elle n'a cessé de s'accroître et de prospérer.

L'Angleterre, dont les possessions touchaient le Canada, convoita cette colonie prospère. La Nouvelle-France lutta jusqu'à l'extrémité contre des forces supérieures ; délaissée par Louis XV, elle succomba sous l'accablement du nombre. Dans les desseins de la Providence, cette défaite fut le salut des Canadiens : car elle les sépara, non de cœur, mais politiquement de la France, à la veille de la Révolution, qui eut accumulé au Canada les ruines religieuses qui affligèrent la mère-patrie.

Durant toute cette première période, qui se termine en 1763, époque où le Traité de Paris consacra la conquête anglaise, les Sulpiciens de Montréal se renferment dans deux sortes de travaux : ceux du ministère pastoral dans les paroisses formées par les colons et ceux des missions sauvages. Pendant ce temps, l'unique Séminaire de la Colonie se trouvait naturellement lié au siège épiscopal de Québec, fondé en 1674, et dont le premier titulaire fut Mgr de Laval de sainte mémoire. Il n'était encore que vicaire apostolique de la

Nouvelle-France, avec le titre d'évêque de Pétrée, quand il ouvrit, en 1663, le grand Séminaire de Québec. En 1665, il obtint l'union de ce Séminaire avec celui des Missions étrangères de Paris, et il la renouvela en 1675, quand il fut devenu évêque titulaire de Québec. Le Collège des Jésuites de la même ville répondait seul aux besoins de l'éducation classique.

L'action pastorale de Saint-Sulpice, dans la période en question, ne s'étendait pas seulement à la ville de Montréal, mais à onze paroisses successivement fondées sur les Seigneuries du Séminaire, et même, dans une certaine mesure, à tout ce vaste district qui devait former plus tard le diocèse de Montréal. C'est qu'en effet, à mesure que le pays se peuplait, les évêques de Québec, incapables d'administrer par eux-mêmes l'immense territoire qui leur était confié, durent préposer à ces divers districts des vicaires généraux revêtus de pouvoirs très amples; et pour la région de Montréal, cette charge fut constamment dévolue au Supérieur de la Mission des Sulpiciens, dite Séminaire de Montréal. De plus, il arriva souvent qu'en dehors de leurs propres paroisses, des Sulpiciens exercèrent transitoirement les fonctions de curés et de vicaires. Par ces diverses voies, il fut donné à nos anciens de travailler pour leur grande part à implanter dans une population si bien disposée, les traditions de foi et de piété qui la distinguent encore.

M. Olier, dans l'entreprise de Villemarie, paraît surtout avoir envisagé la conversion des sauvages de la Nouvelle-France, et cependant, par la force des choses, cette œuvre n'y devait jamais occuper que la moindre partie du travail de ses enfants. Dès 1671, toutefois, le Séminaire de Montréal fondait, au pied de la montagne, un village et un petit fort destinés à servir de demeure et de protection aux Indiens convertis. Dix ans après, on y comptait 210 sauvages des cinq nations iroquoises, et les Mémoires contemporains nous ont cité des traits vraiment admirables de la ferveur de ces nouveaux chrétiens.

Cependant, le voisinage de Montréal et la traite de l'eau-de-vie ne devinrent que trop funestes à plusieurs de ces néophytes. Après

avoir éloigné d'abord de quelques milles les plus dissolus des Indiens, le Séminaire recourut, en 1721, à une mesure plus efficace. Toute la mission fut transférée hors de l'île de Montréal, à dix lieues de la ville, dans la Seigneurie dite du Lac des Deux-Montagnes, parce qu'elle s'étend sur le bord de la rivière Ottawa, au lieu où elle s'élargit pour former le lac de ce nom. Là, dans la solitude, la mission prospéra pendant plus de cent cinquante ans. Deux grands villages, occupés, l'un par les Iroquois, l'autre par les Algonquins, s'y étendaient comme deux ailes de part et d'autre de l'Église et tous y fréquentaient les offices, célébrés alternativement par les deux nations qui les chantaient dans leurs langues. Jamais, cependant, ces enfants des bois ne purent se plier à une vie entièrement sédentaire et ne sacrifièrent leurs chasses lointaines aux travaux de l'agriculture.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Saint-Sulpice eut encore des Missionnaires qui dépensèrent leur activité parmi les tribus sauvages pour les convertir, et en faire des amis de la France. Le plus célèbre d'entre eux est François Piquet (1708-1781) qui travailla d'abord au Lac des Deux-Montagnes, puis pénétra plus loin et fonda la Présentation, ou Ogdensburg, sur la rive droite du Saint-Laurent. Il sut se faire aimer des plus féroces d'entre les Iroquois, les convertir et leur inspirer un dévouement infrangible au service de la France. Dans la lutte contre l'Angleterre pour la possession de l'Amérique du Nord, il fut un adversaire redoutable, si bien que les gouverneurs anglais avaient mis sa tête à prix. Mais il ne risquait rien parmi ses sauvages, celui que M. de Montcalm appelait « son cher et respectable patriarche des cinq nations ». Ils se seraient tous fait tuer pour lui. Le marquis Duquesne disait : « L'abbé Piquet vaut mieux que dix régiments. » Après la prise de Montréal, il se retira sur la Louisiane, demeura quelque temps à la Nouvelle-Orléans et revint en Bresse, son pays, où il mourut. (André Chagny : *Un défenseur de la Nouvelle France, François Piquet, Le Canadien, Contribution à l'histoire du Canada pendant les vingt-cinq dernières années de la domination française*, in-8<sup>o</sup>, Paris-Lyon, 1913.)

Les Sulpiciens eurent aussi des missionnaires en Acadie, cette

presqu'île du Canada à l'extrême-est, aujourd'hui de la Nouvelle-Écosse. Là ont exercé le ministère auprès de la population de langue française et ont travaillé à la conversion des sauvages, Louis Geoffroy, Claude Trouvé, Jean Baudoin, Charles de Breslay, Jean-Baptiste Chauvreur, Charles de la Goudalie, Jean-Baptiste Desenclaves, Anselme de Métivier, Jean-Pierre de Miniac. C'est par eux et par les prêtres des Missions étrangères qu'a été formé ce petit peuple si généreux. La fermeté de sa foi et son attachement invincible à la France ont été la cause des incroyables épreuves de ce peuple martyr. (Voir la *Correspondance de M. Tronson, supérieur général de Saint-Sulpice*, t. II, Canada; L'abbé Casgrain, *Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie* (1676-1762), in-8°, Québec, 1897; Cf. Emile Lauvrière, *La tragédie d'un peuple*, 2 vol. in-8° 1923, et *L'Histoire de l'Acadie*, de M. Moreau, avec les corrections suggérées par l'abbé Couillard Desprès, *En marge de la tragédie d'un peuple*, in-12, Bruges, 1925.)

II. — La conquête anglaise (1763) ouvre pour le Canada, un autre siècle marqué par des luttes différentes.

Le traité de Paris avait stipulé que les Canadiens garderaient le libre exercice de leur religion; mais cette clause fut mal observée et la domination anglaise amena d'abord bien des perturbations dans la vie religieuse du pays. Les Jésuites, en particulier, furent écartés, et ce fut la suppression de leur collège de Québec qui rendit, pour ainsi dire, nécessaire la fondation du petit séminaire de Montréal. En 1767, le premier germe en fut créé dans la paroisse et le presbytère de Longue-Pointe, par M. Curatteau de la Blaiserie, Sulpicien. Son collège de latin répondait à un besoin si réel que six ou sept ans après il comptait déjà une centaine d'élèves, pensionnaires ou externes, et qu'à la demande des habitants, il était transporté dans l'intérieur de la ville. Toutefois, la maison sulpicienne de Villemarie se bornait alors à le protéger; car bien loin de pouvoir faire prospérer de nouvelles œuvres, elle se voyait obligée de restreindre les anciennes, étant menacée jusque dans son existence.

L'Angleterre, en effet, avait soumis tous les Français du Canada à une rigoureuse alternative : ou devenir citoyens britanniques et demeurer, à ce titre, dans le pays, ou s'en retirer et se défaire dans un délai de dix-huit mois des biens qu'ils y possédaient. Le Séminaire de Saint-Sulpice, véritable titulaire de la Seigneurie de Montréal, pouvait, en toute justice, la vendre et s'en approprier le prix. Mais il lui parut plus conforme à l'esprit de zèle et de désintéressement que lui avaient légué M. Olier et ses premiers successeurs, de renoncer à son droit pour le bien spirituel de la population catholique du Canada. Il en fit donc cession gratuite à ceux des membres de la Communauté de Montréal qui consentiraient à devenir sujets anglais pour y continuer leur ministère. Voulant maintenir la religion au prix de tous les sacrifices, les membres de la Compagnie de Saint-Sulpice, qui étaient venus au Canada avec la résolution d'y dépenser leur vie jusqu'à la mort au bien des âmes, se dévouèrent à cette nouvelle expatriation, et consentirent, au nombre de vingt-huit, à prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre. Dans leur pensée, du reste, ils se regardaient plutôt comme citoyens canadiens. Le clergé de Montréal avait été le père de la nation : il le montra en lui restant dévoué dans l'exil et ce fut grâce à son influence que la foi catholique, la langue française et la nationalité canadienne furent sauvées l'une par l'autre.

Cependant, jusqu'aux dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, les efforts tentés pour combler par l'envoi de nouveaux confrères les vides que la mort creusa dans leurs rangs, restèrent infructueux. M. Etienne Montgolfier, supérieur du Séminaire de Montréal (1759-1791), qui avait été élu évêque de Québec en 1763, et écarté de ce siège par le gouverneur anglais, n'avait pu obtenir qu'on laissât entrer même un seul nouveau membre de la Compagnie, si bien qu'en 1790 il restait seulement M. Montgolfier, que ses infirmités avaient obligé à céder la supériorité à M. Gabriel Brassier (1789-1798) déjà épuisé et même paralytique, et pour les seconder, il n'y avait que cinq prêtres de la Compagnie, dont un seul Français, M. Poncin. Heureusement, la présence des ecclésiastiques français émigrés à Londres opéra un changement dans les dispositions des Anglais à l'égard du clergé catholique. Au

mois de septembre 1794, onze prêtres de la Compagnie purent débarquer à Montréal. Cette précieuse recrue fut suivie d'une autre en 1796 : ce qui permit au Séminaire de reprendre une nouvelle vie. Grâce à ces recrues, la Communauté put adopter le collège de Montréal et, en 1806, l'installer dans un bâtiment neuf construit à cette fin : Saint-Sulpice, depuis lors, en a conservé la direction.

Cependant, la Communauté, réduite en dernier lieu, comme nous l'avons dit, à cinq à six membres, n'avait pu conserver l'administration des onze paroisses et des seigneuries. Elle les avait remises successivement aux évêques de Québec et s'était finalement concentrée dans la seule paroisse de Montréal, placée sous le vocable de Notre-Dame, et comprenant la ville avec sa banlieue. La population augmentant rapidement, des paroisses nouvelles furent créées dans la ville et remises entre les mains de l'Evêque. Et Saint-Sulpice ne garda plus que le service de trois d'entre elles, Notre-Dame, l'église-mère, Saint-Jacques et la paroisse irlandaise de Saint-Patrice. En dehors de la ville, il conserva *Oka* ou *Lac des Deux-Montagnes*, la mission des Indiens.

C'est en 1825, que fut érigé le siège épiscopal de Montréal : le premier titulaire, Mgr Lartigue, fut un Sulpicien. Il se préoccupa de créer un grand Séminaire pour son nouveau diocèse et négocia avec Saint-Sulpice : mais l'ouverture de ce grand Séminaire n'eut lieu qu'en 1840 sous son successeur, Mgr Bourget. A ses débuts, il s'abrita dans un bâtiment de l'ancien collège, mais en 1857, il se transporta à la Montagne, où il rendit quelques années plus tard au collège l'hospitalité qu'il en avait reçue. Depuis, chacune de ses œuvres possède une installation distincte, et l'ensemble des séminaires forme, par ses vastes proportions et la noble simplicité de son architecture un édifice vraiment imposant.

III. — Les œuvres peuvent prospérer sans entrave depuis 1867. Le premier siècle de la domination anglaise fut tout rempli de luttes politiques parlementaires qui n'arrachèrent que pied à pied au Gouvernement anglais les franchises légitimes dont s'honore justement la

nation qui les a conquises. La constitution de 1867 rendit au pays le régime de paix intérieure et de sage liberté dont il a joui depuis lors.

Voici les noms des supérieurs de Saint-Sulpice au Canada depuis que de nouveaux membres de la Compagnie avaient été autorisés à venir de France au Canada :

*Jusqu'à la constitution de 1867 :*

Jean Roux, 1798-1831;

Joseph Quiblier, 1831-1846;

Dominique Granet, 1856-1866.

*Et depuis cette constitution :*

Joseph Baile, 1866-1881;

Louis Colin, 1881-1902;

Charles Lecoq, 1902-1917;

Narcisse-Amable Troie, 1917-1919;

René Labelle, supérieur actuel.

Le nombre des Sulpiciens de la Province du Canada atteint, cette année, près de la centaine, dont 28 Français.

Depuis un demi-siècle, et surtout depuis trente ans, l'action de Saint-Sulpice, plus restreinte sous le rapport des missions et du ministère paroissial, a pris, au contraire, de l'extension pour l'œuvre propre de la Compagnie, les Séminaires.

Le Grand Séminaire se compose de la Philosophie et de la Théologie. Bâti l'un et l'autre sur les flancs de la Montagne de Montréal, ils comptent, pour la Philosophie environ 150 élèves et plus, la Théologie plus de 300. Ce Grand Séminaire n'est pas exclusivement le séminaire diocésain, c'est-à-dire la maison de formation des prêtres du diocèse de Montréal; comme le Séminaire de Paris, il a un caractère plus universel : il reçoit des élèves des autres diocèses de la province ou même des autres provinces du Canada et des diocèses américains limitrophes.

Le Petit Séminaire, qui forme aux études classiques préparatoires, aux sciences ecclésiastiques proprement dites et alimente le Grand

Séminaire, a plus de 400 élèves. Il se dresse également sur la Montagne de Montréal.

Récemment, Saint-Sulpice a ouvert pour les jeunes gens de la ville un collège appelé Grasset, du nom d'un prêtre canadien martyr aux Carmes en 1792.

Par les maisons, destinées à la formation des clercs, l'influence de Saint-Sulpice et, par là, l'influence française, a donc un vaste rayonnement : le Canada et la région du Nord-Est des États-Unis.

La maison centrale de Saint-Sulpice, où réside le Supérieur provincial, porte, depuis l'origine, le nom de Séminaire. C'est, en même temps, le presbytère de Notre-Dame de Montréal, la résidence des aumôniers des grandes Congrégations dirigées par des prêtres de la Compagnie. (Olivier Maurault, *Le vieux Séminaire de Notre-Dame de Montréal*, in-8, 1925.)

Saint-Sulpice de Montréal a concouru puissamment à la création et à la vie de l'Université de Montréal. Établie d'abord comme succursale de l'Université Laval de Québec en 1876, autorisée par la Législation provinciale en 1881, et devenue indépendante en 1920. L'édifice universitaire a été construit sur un terrain du Séminaire. Détruit par un incendie récent, il a été réédifié. M. Colin, un des derniers supérieurs de Saint-Sulpice au Canada, a créé à l'Université une chaire de littérature française, pour laquelle on fait venir de France des professeurs de mérite reconnu.

En vue d'atteindre les classes supérieures de la société et de leur donner une solide formation chrétienne, on invite depuis 1888, pour le carême de Notre-Dame, vaste église qui, avec ses galeries, peut contenir neuf à dix mille personnes, un prédicateur de renom, généralement appelé de France (Abbés Pierre Vignot, Desgranges, Thellier de Poncheville, Samson, etc.). Les Montréalais sont avides d'entendre les leçons évangéliques, l'exposé du dogme, ou l'apologétique de la bouche d'un Français de la mère-patrie, dans la belle langue de France.

Enfin, pour répondre aux désirs du public cultivé, Saint-Sulpice a créé, rue Saint-Denis, dans un bel édifice, qui a coûté trois cent mille

dollars, avec tous les perfectionnements modernes, une Bibliothèque publique, dite Bibliothèque Saint-Sulpice. Elle contient de cent dix à cent vingt mille volumes, les meilleurs ouvrages français. Elle conserve aussi de précieux documents manuscrits.

On ne peut omettre ici une autre action de Saint-Sulpice, action indirecte qui se fait sentir par trois Congrégations ou Communautés religieuses fondées sous son influence et demeurées depuis l'origine sous sa direction : les supérieurs ecclésiastiques et les aumôniers sont des Sulpiciens.

Les deux premières remontent aux origines mêmes de Montréal : les Sœurs de l'Hôtel-Dieu et la Congrégation de Notre-Dame. La troisième (les Sœurs de l'Hôpital général, dites Sœurs grises) n'est venue qu'un siècle plus tard. Par les soins donnés aux malades, aux infirmes, par les écoles, l'action de ces Communautés est considérable à Montréal, dans tout le Canada et jusqu'aux États-Unis.

Ces Communautés ont toujours regardé l'esprit de Saint-Sulpice comme étant l'âme de leur vie religieuse et ont sans cesse fait instance pour vivre toujours sous la direction spirituelle des disciples de M. Olier, et pouvoir ainsi alimenter cet esprit à la première source où leur fondatrice l'avait puisée. Un mot sur chacune de ces communautés pour indiquer leur influence (1).

*Hôtel-Dieu.* — Mlle Mance, hospitalière volontaire de la première expédition qui débarqua dans l'île de Montréal, y jeta en 1644 les fondements de l'Hôtel-Dieu à l'aide des libéralités de Mme de Bullion. M. de Maisonneuve avait donné le terrain. En 1659, elle y installait dans une maison de bois trois religieuses qu'elle-même était allée chercher à La Flèche dans la communauté créée par M. de la Dauversière avec le dessein de préparer la fondation de Villemarie. Deux cents ans plus tard, en 1859, après trois incendies et trois reconstructions, de l'Ancien Hôtel-Dieu, Mgr Bourget posait au mont Sainte-

(1) Nous le donnons d'après les notes de M. de Foville, qui les avait vues à l'œuvre en 1886.

Famille la première pierre du nouvel et grandiose édifice où le monastère et l'hôpital paraissent établis pour plusieurs siècles.

Aujourd'hui, après avoir donné naissance à six maisons filles répandues en divers diocèses de la province de Québec, l'Hôtel-Dieu de Montréal compte de nouveau près de cent religieuses, professes ou novices, nombre considérable pour une communauté où la vie est cloîtrée, à la réserve des offices de charité que les Sœurs ont à remplir dans les salles de l'Hôpital.

*Congrégation de Notre-Dame.* — Cette congrégation est l'Œuvre de la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois dont la première arrivée à Montréal remonte à 1653 et qui, dès lors, se lia d'une sainte amitié avec Mlle Mance. Également zélée pour le culte de la Mère de Dieu et pour l'instruction chrétienne de la jeunesse, la Sœur Bourgeois commença, en 1657, la construction de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours et, l'année suivante, elle inaugura l'œuvre de l'école dans une ancienne étable que lui avait cédée M. de Maisonneuve. Huit ans plus tard, elle était en mesure d'ouvrir un pensionnat de demoiselles. Avant de mourir, en 1700, elle avait vu l'Institut des Sœurs de la Congrégation solennellement approuvé par Mgr de Saint-Vallier, second évêque de Québec. Le grain de sénevé, semé par cette héroïque servante de Dieu, a reçu une telle bénédiction que l'Institut compte actuellement plus de mille religieuses professes dont l'action se répand au Canada et aux États-Unis dans une centaine d'écoles ou de pensionnats et sur plus de 20.000 élèves.

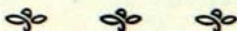
*Sœurs grises.* — Venues un siècle plus tard que les deux communautés précédentes, les Sœurs de l'Hôpital général, connues sous le nom de Sœurs grises, n'en ont pas moins été les premières Sœurs de charité de Montréal.

Mme d'Youville fut suscitée pour en être la fondatrice, au moment où la guerre et les désordres qui l'accompagnent allaient multiplier les misères de toutes sortes dont les progrès matériels du siècle présent n'ont point eu la vertu de tarir les sources. Combien de vieillards,

d'infirmes, de malades, d'enfants trouvés, d'orphelins, d'enfants en bas âge auxquels ces bonnes Sœurs se dévouent, soit dans leur Hôpital général, soit dans ses différentes succursales, commel'Orphelinat et le Refuge de Saint-Patrice, les asiles de Saint-Joseph et de Nazareth, les hôpitaux Saint-Charles et Notre-Dame.

La maison-mère est, de droit, attachée à l'Hôpital général, d'autant que le service des pauvres et des malades fait partie essentielle des exercices du noviciat. Du tronc de l'Hôpital général, plusieurs branches se sont détachées pour vivre d'une vie indépendante, telles sont les Communautés des Sœurs grises de Québec, et de Saint-Hyacinthe. Dans celles qui restent attachées à la maison-mère de Montréal, le nombre des professes dépasse 400 et elles sont répandues dans une cinquantaine de maisons dans les différentes parties du Canada et des États-Unis.

M. Faillon, dans les ouvrages que nous avons cités au début de cette notice, a retracé l'histoire de ces trois grandes communautés qui ont eu une action si puissante sur la conservation de la foi et le développement de la charité dans la Nouvelle-France.



II

**L'Œuvre de Saint-Sulpice aux États-Unis (1).**

En 1790, les rapides progrès de la Révolution dans la voie anticatholique et antichrétienne faisaient présager la destruction des Séminaires et de la Compagnie de Saint-Sulpice. Pour sauver de la ruine l'œuvre de M. Olier, M. Émery, son huitième successeur, résolut de réaliser un projet maintes fois caressé par son âme aux élans missionnaires, comme celle du fondateur de la Compagnie. « Je voudrais, écrivait M. Émery à l'un de ses anciens élèves, aller aux Illinois, sur les bords du Mississipi, dans ce diocèse en friche de Baltimore qui a 1.500 lieues de long sur 800 de large. J'ai toujours désiré finir mes jours sur le rivage du Mississipi, et si des considérations d'un plus grand bien ne m'avaient point arrêté, je serais déjà au delà des mers. »

En 1789, Rome venait de créer le diocèse de Baltimore, le 1<sup>er</sup> des États-Unis, diocèse immense, comprenant les treize états primitifs de la confédération américaine, c'est-à-dire tout le territoire qui s'étendait à l'est du Mississipi, sauf au sud la Nouvelle-Orléans et la Floride, dépendant alors de La Havane au point de vue ecclésiastique, et quelques districts des environs de Détroit, rattachés à l'évêché de Québec.

(1) L'histoire de l'œuvre de Saint-Sulpice aux États-Unis a été racontée dans un ouvrage américain : *The Sulpicians in the United States* by Charles Herbermann, editor-in-chief of the catholic encyclopedia; president of the *United States catholic Historical Society*, in-8°, New-York, 1916. Cette histoire a été écrite par M. G. André, ancien professeur au Séminaire de Sainte-Marie de Baltimore et depuis Supérieur du Séminaire d'Avignon, dans le *Bulletin trimestriel des Anciens Elèves de Saint-Sulpice*, n° 48 à 64, de janvier 1908 à novembre 1911. Voir G. André, *Les Missions Sulpiciennes*, dans l'*Université Catholique*, août 1905; La vie de M. Emery, par M. Gosselin; *Memorial volume of the centenary of St-Mary's Seminary of St-Sulpice, Baltimore*, in-8°, Baltimore, 1891. On y trouve les portraits des Supérieurs de ce Séminaire et des évêques Sulpiciens; M.-C. Moreau, *Les prêtres français émigrés aux États-Unis*, in-12°, Paris, 1856; Cl. de la Corbinière, *l'Indiana*, in-12, Paris, 1886; en ms. *L'Histoire du Séminaire de Baltimore*, par M. Faillon; La correspondance des Sulpiciens de Baltimore avec les Supérieurs et Directeurs de Saint-Sulpice.

Ces vastes régions avaient été parcourues au xvii<sup>e</sup> siècle par des missionnaires sulpiciens de Montréal. En 1669, Dollier de Casson et René Brehan de Galinée avaient exploré les bords du lac Ontario et du lac Érié, où ils plantèrent la croix et l'écu de France aux armes de Louis XIV. Colbert félicita de cette exploration M. de Queylus, Supérieur des Sulpiciens de Montréal. Une tempête qui balaya leur campement et leur fit perdre tous leurs approvisionnements les força de rentrer à Montréal. M. Tronson, Supérieur général de Saint-Sulpice, avait formé le projet de fonder une mission dans le pays qu'on appelait alors la Louisiane, c'est-à-dire la région qui, en plus de la Louisiane actuelle, s'étendait vers le nord, jusqu'au confluent du Mississipi, appelé l'Ohio ou la Belle Rivière. En 1673, le P. Marquette, accompagné de Joliet et de cinq autres Français, avait découvert le Mississipi. En 1684, Robert Cavelier de la Salle forma le dessein d'explorer le grand fleuve jusqu'à son embouchure. M. Tronson engagea le frère de l'explorateur, Jean Cavelier, qui était alors à Montréal, et ses deux neveux, élèves de Saint-Sulpice, à se joindre à lui, dans l'intention de fonder dans la Louisiane une colonie chrétienne sur le modèle de celle de Montréal. Malheureusement, l'assassinat de Robert Cavelier fit échouer l'entreprise.

Ce que les circonstances avaient empêché de faire au xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, M. Émery le reprit et l'accomplit en envoyant des Sulpiciens à Baltimore en 1791. Quand Mgr Carroll fut sacré à Londres, le 15 août 1790, le Supérieur de Saint-Sulpice envoya M. Nagot pour lui proposer de fonder un séminaire dans son diocèse. L'offre fut acceptée avec empressement. « De cette fondation, écrivait Mgr Carroll au cardinal préfet de la Propagande, résultera un grand bien pour la religion. C'est un dessein manifeste de la bonté de Dieu sur nous que de susciter ainsi d'excellents prêtres pour nous apporter un si grand secours dans un temps où le nouvel évêché aura un besoin immense de leurs travaux. » Au mois de mars 1791, M. Nagot s'embarqua avec MM. Tessier, Garnier, Levadoux, chassés de leurs séminaires par la loi sur la Constitution civile du clergé. Ils étaient accompagnés de cinq séminaristes qui, dans la pensée de M. Émery, devaient former

comme le premier noyau du nouveau séminaire : c'étaient deux Anglais, un Américain, un Canadien et un Français. Ce dernier, Édouard Demondésir, nous a laissé un récit curieux de ce voyage accompli en compagnie de Chateaubriand (1).

M. Nagot et ses collaborateurs arrivèrent le 10 juillet 1791 : ils achetèrent, à un mille de Baltimore, une maison qui servait de cabaret, d'où son nom « *one mile tavern* ». Elle était entourée d'un terrain de six hectares; elle leur coûta 850 livres, c'est-à-dire 11.330 francs d'avant-guerre. Pour toute richesse, ils avaient emporté 30.000 francs avec des vases sacrés et des ornements d'autel, et quelques livres de théologie et de spiritualité. Après les transformations indispensables, ils entrèrent dans leur maison le 18 juillet et, le 3 octobre, on put commencer les exercices réguliers. Tels furent les débuts du premier séminaire d'Amérique.

Avant de les quitter, M. Émery avait remis par écrit à M. Nagot et à ses confrères ses paternelles recommandations sur la conduite qu'ils auraient à tenir dans le nouvel établissement. On les lit encore chaque année dans les conseils des directeurs du Séminaire de Baltimore.

« Les prêtres de Saint-Sulpice, dit M. Émery, tâcheront de concevoir la plus haute idée de leur vocation. Ils penseront que ce séminaire est le premier établissement de ce genre et sera, pendant longtemps, l'unique dans tous les États d'Amérique; qu'il s'agira, dans ce séminaire, de former tous les ouvriers apostoliques dont la Providence daignera faire usage pour affermir les catholiques dans la foi et ramener les hérétiques dans le sein de l'Église... Ce séminaire peut être durant longtemps le Séminaire de tous les diocèses des États-Unis... La religion catholique, par le zèle des clercs formés à cette école, s'étendra de plus en plus dans ces immenses régions. »

Dans ce vaste diocèse, cinq ou six fois grand comme la France, il n'y avait guère que 30 à 35 mille catholiques, ou isolés, ou groupés

(1) Victor Giraud, *Nouvelles études sur Chateaubriand*, Paris 1912, p. 156 sq. : René à 22 ans; *La Traversée en Amérique*.

en 6 ou 7 centres, dont le principal était Baltimore dans le Maryland, et, pour évangéliser ces fidèles ainsi dispersés, 25 ou 30 prêtres, anglais, allemands, français, prêtres séculiers ou religieux, dont plusieurs anciens Jésuites. En 1792, une dizaine de Sulpiciens vinrent de France se joindre aux premiers arrivés, et quelques autres prêtres, dont certains s'agrégèrent ensuite à la Compagnie.

Les prêtres de Saint-Sulpice ne pouvaient trouver tous, dans le séminaire, qui n'eut jusqu'en 1794 que cinq séminaristes, de quoi occuper leur activité et leur zèle. Une condition préalable d'un séminaire assez nombreux, c'était la fondation de chrétientés florissantes et la création d'écoles et de collèges catholiques.

Plusieurs des Sulpiciens envoyés à Baltimore furent dirigés dans les diverses parties de ce vaste diocèse. A l'ouest, dans la direction du Mississipi, dans le territoire qui forme aujourd'hui l'Illinois, l'Indiana, l'Ohio, le Kentucky, il n'y avait pas un seul prêtre. On envoya M. Levadoux et M. Flaget. Celui-ci évangélisa surtout le Kentucky et, après plusieurs années d'un ministère fructueux, fut désigné pour premier évêque de Bardstown. Malgré les vives résistances de son humilité, il fut obligé d'accepter. On lui donna bientôt pour coadjuteur un autre Sulpicien, M. David. Grâce à ce concours, il put, plusieurs années après, créer dans son diocèse un séminaire d'une quinzaine de sujets et fonder plusieurs communautés religieuses. Le siège épiscopal fut transféré en 1841 à Louisville et après la mort de M. David, un autre collaborateur, un Français, M. Chabrat, fut sacré coadjuteur de ce saint évêque chargé d'années et de travaux, qui mourut après 40 ans d'épiscopat, avec la réputation d'un véritable saint, d'un saint à miracles.

En descendant de Baltimore vers le sud, nous rencontrons les monts Alleghany, où un prince russe converti, Augustin Galitzin, agrégé à Saint-Sulpice, exerça son zèle de la façon la plus fructueuse et laissa l'impérissable souvenir de ses vertus.

Plus au sud dans la Louisiane, nous trouvons M. Dubourg. Au moment de la révolution, il dirigeait à Issy la maison des petits clercs de Saint-Sulpice. Il émigra en Espagne et passa aux États-Unis : il

arriva à Baltimore en 1794. Admis parmi les prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice, il dirigea plusieurs collèges, fonda celui de Sainte-Marie. Nommé vicaire apostolique de la Louisiane en 1812, puis en 1815 évêque de la Nouvelle-Orléans, il fit transférer le siège de son évêché dans la Haute-Louisiane à Saint-Louis-du-Missouri. Il établit deux collèges ecclésiastiques, l'un à Saint-Louis, l'autre à la Nouvelle-Orléans, et un grand séminaire.

Dans les régions du nord-est, dans le Maine, les tribus des Passamaquoddy, des Micmacs et des Abénakis, célèbres par leur foi et les maux endurés pour cette foi sous la domination anglaise, avaient envoyé une ambassade à l'évêque de Baltimore pour obtenir un prêtre. Mgr Carroll leur donna en 1792 M. Ciquard, qui se fit aimer des Indiens en se faisant tout à tous avec un dévouement héroïque.

Au nord-ouest, dans les régions de l'Indiana, Ohio et Michigan, fut envoyé Gabriel Richard pour évangéliser les populations indiennes et canadiennes des régions des grands lacs : missions fondées autrefois par des Pères Jésuites, en particulier la mission de l'Arche Croche, où il se préoccupa de rechercher la tombe du célèbre Père Marquette qui, le premier, remonta le Mississipi et visita l'embouchure du Missouri. Il apprit des Indiens de la mission de Michili-Mackinac l'endroit où ce missionnaire de la Compagnie de Jésus avait été enterré ; il y planta une croix et grava avec son canif une inscription. M. Richard eut pour collaborateur Vincent Badin, et, un peu plus tard, Théodore Badin, le premier prêtre ordonné à Baltimore (1793) et, depuis, vaillant missionnaire du Kentucky, qui voulut finir ses jours en évangélisant les Indiens. C'est lui qui écrivait de M. Richard, en 1831 : « Je ne connais pas de prêtre plus laborieux, plus mortifié, plus savant, plus solidement pieux que lui dans tous ces pays. » Il faut lire les lettres de M. Richard, dont plusieurs ont été publiées dans le III<sup>e</sup> tome de la *Propagation de la foi*, pour se faire une idée de son incroyable activité. Il aurait pu, à la fin de sa vie, comme saint Paul (*II Cor.*, xi, 26 sq.), rappeler « ses voyages sans nombre, ses périls sur les fleuves, périls de la part des brigands, périls dans les villes, périls dans les déserts, périls de la part des faux frères, ses labeurs, ses peines, ses nombreuses

veilles, la faim, la soif, les jeûnes multipliés, le froid, la nudité, les soucis de chaque jour, la sollicitude des églises ».

Le champ de son apostolat était grand comme la France et l'Espagne réunies. La moisson y a depuis germé d'une façon incroyable : d'immenses cités ayant remplacé les petits villages des Indiens, comme le poste de Chicago, près de la rivière de ce nom, qu'il visita pour évangéliser des Indiens de la nation des Potowatemies. C'est à Détroit surtout, qu'il dépensa son zèle. Il fut si apprécié et aimé qu'il fut élu représentant du Michigan au congrès fédéral à Washington. Retenu durant trois années dans cette ville, il désirait vivement retourner près des fidèles qu'il avait évangélisés, pensant y être plus utile. Mais, lui dit le prince Galitzin : « Député à l'assemblée législative, vous faites plus de bien que dix missionnaires. » Il mourut en 1832, après avoir contracté le choléra en soignant les malades à Détroit. Les habitants ont élevé une statue sur la façade de l'Hôtel-de-Ville à cet infatigable apôtre de Michigan.

Pendant ce temps, au nord-est, M. Dubois devenait, en 1826, le premier évêque de New-York. Le diocèse comprenait alors les deux États de New-York et de New-Jersey, dont on a fait depuis six diocèses. Passé en Amérique en 1791, il fut chargé, d'abord, par Mgr Carroll de missions à Norfolk et à Richmond, ouvrit une école à Emmitsburg et dirigea l'établissement des Sœurs de Charité fondé par Mme Seton. Il fut admis dans la Compagnie en 1808. Nommé évêque de New-York, il organisa son vaste diocèse. Le courage, l'énergie, le zèle qu'il déploya durant tout son épiscopat, justifient le surnom de Petit Bonaparte, qu'on lui avait donné au Collège de la Montagne qu'il avait fondé.

Ce rapide aperçu suffit à montrer l'action de Saint-Sulpice dans les missions des États-Unis et la création des premiers diocèses. Les évêques de cette première heure, dont un bon nombre ont été Sulpiciens, furent nommés plus tard dans les Conciles de Baltimore : *les Pères de l'église d'Amérique*.

Pendant que se créaient ainsi les missions et les diocèses, l'activité de Saint-Sulpice s'exerçait aussi d'un autre côté.

Les missions avaient formé des paroisses et des évêchés. Pour maintenir et développer ce ministère, on ne pouvait compter sans cesse sur des apôtres venus de l'étranger. Un tel recrutement ne serait d'ailleurs pas normal : il était nécessaire de créer un clergé indigène. Pour cela, il fallait un grand séminaire, et pour alimenter celui-ci, il était indispensable de fonder d'abord des écoles cléricales ou petits séminaires.

La pénurie d'ouvriers, le manque de ressources, rendirent cette création difficile aux débuts, et il fallut d'assez longues années pour arriver à une situation normale et prospère.

Tout à l'origine, il n'existait qu'un collège, celui de Georgetown, fondé autrefois par les Jésuites. Après leur suppression, il passa entre les mains de Mgr Carroll, vicaire apostolique, puis évêque de Baltimore. La peur de nuire à son collège et de le ruiner, lui faisait craindre l'établissement d'un autre collège à Baltimore même. Il ne pensait pas que le nombre des élèves put être alors assez considérable pour alimenter deux maisons. Or, le collège de Georgetown servait très peu au recrutement sacerdotal. Un Sulpicien, M. Babad, réfugié à La Havane, y attira, de Baltimore, M. Dubourg, par l'espérance d'y fonder facilement un collège où seraient reçus, avec la jeunesse du pays, des américains donnant des signes de vocation ecclésiastique. L'école fut ouverte et réussissait à souhait, lorsque le gouvernement espagnol s'opposa à la réception d'élèves des États-Unis. Alors on abandonna La Havane et on ouvrit à Baltimore une école qui, pour ne pas nuire au collège de Georgetown, n'admit que des étrangers. Devant les demandes réitérées des habitants du Maryland, et les concours généreux qui facilitèrent les agrandissements nécessaires, l'évêque consentit à ouvrir pour tous les portes de cette institution. Ainsi commença, en 1803, le collège Sainte-Marie de Baltimore; en 1804, il comptait déjà plus de cent élèves, et ne fit que s'accroître avec les années. Un journal du pays, *The Companion*, écrivait, en 1806 : « Les progrès rapides du collège de Baltimore et les avantages que la ville en retire, nous ont déterminés à ne point différer plus longtemps de donner au public un aperçu

de la fondation de cet établissement, d'après des informations puisées aux sources les plus sûres. Nous croyons pouvoir dire, sans crainte d'être taxés d'exagération, que l'origine, les progrès et la présente condition florissante du collège, sont l'œuvre de ce « génie tutélaire » (La France), qui semble veiller sur les destinées de l'Amérique et veut l'aider à sortir promptement et avec éclat de l'obscurité où elle a été plongée jusqu'à ce jour. » Puis, racontant la fondation et les vicissitudes du collège, l'auteur ajoutait : « C'est ainsi que les États-Unis ont profité des révolutions qui ont agité la France et qui ont fait s'expatrier tant d'hommes de mérite. »

Plusieurs évêques ont été élevés dans ce collège, entre autres Samuel Eccleston, le futur archevêque de Baltimore. Parmi les laïques, plusieurs ont occupé dans la suite des positions importantes : des magistrats, des gouverneurs du Maryland, de la Louisiane, un célèbre ingénieur, Latrobe, qui fut élu sept fois maire de Baltimore, un ambassadeur en France, Mac Lane, etc. Parmi les professeurs distingués qui ont concouru au succès de l'école, plus de 70 ont occupé les plus importantes situations dans le clergé, et une quinzaine furent jugés dignes de l'Épiscopat.

Cependant, au milieu des plus grands succès, le collège ne répondait pas pleinement à l'œuvre principale que s'était proposée Saint-Sulpice en venant en Amérique, fonder un grand séminaire, et pour cela il fallait commencer par établir un vrai petit séminaire.

Un français, originaire du diocèse de Lyon, venu en Amérique en 1794, M. Harent, offrit une belle propriété qu'il possédait entre Abbottstown et Hanover, en Pensylvanie, à 15 lieues de Baltimore, au pied d'une colline appelée Pigeon-Hill : d'où le nom de la petite école cléricale qui s'établit dans la maison suffisante pour loger, outre les maîtres, une quinzaine de séminaristes. C'était assez pour un début. M. Nagot s'y rendit pendant l'été de 1806 avec M. Dilhet et fit faire les adaptations convenables pour qu'on put commencer dès l'Assomption de cette même année.

Ce séminaire ne dura que trois ans, pendant lesquels il donna des résultats appréciables. Mais on crut alors devoir le transporter

à Emmittsburg, à vingt lieues de Baltimore. Le site était ravissant; M. Dubourg trouva cette solitude parfaite pour un petit séminaire. Après Pâques de 1809, les petits séminaristes émigrèrent de Pigeon-Hill : la maison porta le nom de Mont-Sainte-Marie, ou Sainte-Marie de la Montagne.

Ainsi commença cet établissement qui, dans l'intention des fondateurs, devait être un véritable petit séminaire, mais que les circonstances firent dévier du but primitif, et dégénérer en collège. Ce fut comme à Sainte-Marie de Baltimore, par manque de ressources, et manque de collaborateurs.

De plus, en 1824, un incendie allumé par la malveillance, détruisit les bâtiments. Cependant, le collège put être rebâti, grâce à des souscriptions généreuses. Mais Sainte-Marie de la Montagne devint de plus en plus un collège qui prit de grands accroissements et rendit de très grands services au pays : Il subsiste encore aujourd'hui, et en 1908, le centenaire de la fondation de Sainte-Marie de la Montagne fut magnifiquement célébré en présence du cardinal Gibbons, du délégué apostolique, Mgr Falcionio. De nombreux prélats, plus de trois mille prêtres ou laïques anciens élèves témoignèrent leur reconnaissance pour l'instruction et l'éducation qu'ils avaient reçues dans cette maison.

Vers 1850, des circonstances providentielles permirent aux prêtres de Saint-Sulpice de concentrer tous leurs soins à l'œuvre même de leur vocation, le Grad Séminaire et Petit Séminaire. Ils se retirèrent du ministère qu'ils remplissaient près des fidèles : ceux-ci trouvant alors les secours désirables par l'établissement, à Baltimore, de plusieurs communautés religieuses, comme les Jésuites et les Rédemptoristes.

Sur l'offre de M. Carrière, Supérieur général de Saint-Sulpice, les Jésuites acceptèrent de fonder un collège qui permit de fermer celui de Sainte-Marie de Baltimore et d'en approprier les bâtiments aux besoins du grand séminaire.

Dans le volume publié en 1891, à l'occasion du centenaire du séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, on rappelait le passé du collège.

« Trente-neuf ans se sont écoulés depuis la dissolution d'une maison autrefois si brillante, mais l'influence qu'elle a exercée dure encore. La liste de ses deux cent quarante élèves, couronnés de grades académiques, donne les noms des citoyens dont s'honore à juste titre la République dans toutes les branches de la société : hommes d'affaires, banquiers, gouverneurs, docteurs, avocats, juges, écrivains, hommes d'État, y sont tour à tour représentés. La plupart, sans doute, ont disparu, mais leurs survivants portent encore à leur *Alma Mater* le plus vif intérêt et l'entourent de leur plus tendre affection. »

Le premier bienfaiteur dont la générosité permit l'établissement du petit séminaire, fut Charles Carroll de Carrolton, le dernier survivant, en 1730, des fondateurs de la République américaine qui, en 1776, avait signé avec Franklin la déclaration d'indépendance. Homme d'une grande noblesse de caractère, qui rendit d'éminents services à la cause du catholicisme, aussi bien qu'à celle de la liberté nationale. Il avait beaucoup de vénération pour Mgr Maréchal, archevêque de Baltimore, qui plaida près de lui la cause de son petit séminaire. A 15 milles de Baltimore, à Ellicott-City, il avait, près de son manoir de famille, une terre qui, dans les anciens titres, portait le nom de « lot de Marie ». Il la donna pour le petit séminaire; son influence obtint du gouvernement du Maryland la charte d'incorporation, spécifiant que la propriété et les biens que pourront acquérir les administrateurs institués ne pourront être employés « à aucun autre usage qu'à l'éducation de jeunes catholiques destinés au ministère de l'Évangile. » Jusqu'à sa mort, survenue le 14 nov. 1842, M. Carroll se réjouissait en considérant l'œuvre de Saint-Charles comme la plus utile et la plus belle de sa vie. La première pierre du Collège fut posée en 1831, et la construction du premier corps de bâtiment achevée l'année suivante. C'est en mémoire de cet insigne bienfaiteur que le petit séminaire porte le nom de Saint-Charles. Des embarras divers retardèrent jusqu'en 1848 l'ouverture de l'établissement dont M. Jenkins, prêtre de Saint-Sulpice, fut le premier supérieur. Les commencements furent humbles, comme il arrive souvent dans

les grandes œuvres de Dieu : M. Jenkins, le supérieur, un diacre du séminaire, M. Caton, qui lui avait été adjoint pour l'aider, et quatre enfants de 14 à 15 ans sortant de l'école primaire. Ainsi débuta ce petit séminaire qui, comme un grain de senevé, a pris des accroissements continus. En 1910, il avait déjà fourni à l'église d'Amérique onze évêques et plus de mille prêtres pour le diocèse de Baltimore et pour les diverses parties des États-Unis. Ce qui a permis ce développement plus rapide à partir de 1848, c'est l'immigration, qui déversa alors sur les États-Unis des foules de catholiques venus d'Irlande et d'autres régions de l'Europe, et constituant rapidement des églises florissantes : les vocations surgirent en grand nombre, et la générosité de ces fidèles, instruite et encouragée par l'archevêque de Baltimore, Mgr Eccleston, procura ce qui était nécessaire à leur entretien. Dès 1886, le nombre des élèves dépassait deux cents.

Pour arriver graduellement à faire place aux recrues grandissantes, on remania souvent le plan de la construction en y faisant des additions. Cependant, le dernier architecte sut ramener le tout à une unité remarquable, qui contribuait à faire de Saint-Charles un des plus beaux établissements des États-Unis.

Mais le 16 mars 1911, un incendie ruina tout l'édifice.

Ce ne fut pas cependant la mort de Saint-Charles. On eut aussitôt la pensée de rebâtir. Mais où aller, en attendant? On trouva asile dans la maison de campagne que le grand séminaire de Baltimore avait aux portes de la ville, à Catonsville. On aménagea les bâtiments, on fit des additions de fortune et les études continuèrent. Le petit séminaire Saint-Charles était si populaire, si aimé des anciens élèves et des fidèles, qu'on trouva aussitôt les ressources nécessaires à la reconstruction. Mais l'expérience qu'on avait faite de la situation de Catonsville, aux portes de Baltimore, détourna du projet de reconstruire à Ellicott-City, en pleine campagne. On abandonna donc à regret le site aimé des origines, et on aménagea les bâtiments Catonsville; on en ajouta de nouveaux pour les différents services. — Et maintenant le petit séminaire de Catonsville abrite commodément plus de 200 élèves.

La suppression du collège, en 1852, laissait libre la maison de Sainte-Marie pour le grand séminaire. Grâce à quelques constructions intérieures, on put adopter, pour les théologiens, la partie réservée jusqu'alors au collège, tandis que les philosophes occupaient les anciens bâtiments du séminaire.

A partir de 1854, le grand séminaire reçut chaque année les élèves sortant du petit séminaire Saint-Charles et ceux qui venaient de collèges établis alors dans d'autres diocèses. Avec les années, les recrues venaient de plus en plus nombreuses. Dans la visite qu'il fit de la maison au nom du Supérieur de Saint-Sulpice, M. Faillon fut heureux de constater ces accroissements. Et en bénissant les nouvelles constructions, Mgr Kenrick prononça ces paroles, qui se sont pleinement réalisées depuis : « Ce Séminaire deviendra pour les États-Unis ce que le séminaire de Paris est pour la France. »

A l'heure actuelle, le séminaire de Sainte-Marie compte près de 470 élèves, dont 270 théologiens, 200 philosophes. Les élèves viennent d'abord du diocèse de Baltimore : Sainte-Mary est le séminaire diocésain. Mais il est en même temps universel, en ce sens qu'on y vient des autres diocèses de la province et de beaucoup de diocèses des États-Unis.

Le séminaire Sainte-Marie se sent à l'étroit dans son domaine, en raison du nombre croissant des vocations. L'archevêque de Baltimore a pris à cœur de l'établir plus au large : un immense terrain a été acquis dans un autre quartier de la ville et déjà ont été commencées les constructions. Les générosités des anciens élèves et des fidèles permettent de calmer les inquiétudes en face des dépenses considérables de l'entreprise.

D'autres établissements se sont ajoutés à cette maison principale. Près de l'Université de Washington, ont été élevés deux autres séminaires ; l'un qui est le séminaire sulpicien de Washington, avec 100 à 120 élèves, l'autre qui est le séminaire universitaire.

Mais les diocèses qui sont établis du côté de l'Océan Pacifique sont tellement éloignés de Baltimore, qu'en raison du temps et du prix des voyages, ces régions ne peuvent accéder au séminaire de Sainte-Marie.

Un grand séminaire a été élevé dans le diocèse de San Francisco, à Menlo Park, qui compte plus de 100 élèves pour la philosophie et la théologie; il est alimenté par le petit séminaire avec ses 150 à 200 élèves. On vient à ce séminaire, non seulement de San Francisco, mais de tous les diocèses de l'ouest.

La Province sulpicienne des États-Unis compte 70 membres.

La parabole du grain de senevé a eu une magnifique réalisation dans l'origine et les progrès de l'Église des États-Unis. En 1789, un évêque, 35 prêtres, 30.000 fidèles. Après 140 ans, 14 archevêques, 71 évêques, 13 à 14.000 prêtres, 20 millions de fidèles... Quel contraste! Au temps des semailles et durant la croissance, la Compagnie de Saint-Sulpice a eu sa part d'influence, comme on l'a vu, par les missions, les collèges et surtout par les séminaires. Et par elle, c'est un peu d'esprit français qui a pénétré la vie catholique américaine.



